

Souvenirs de Lucey... dans les années 1960

LES HARICOTS

par François SIMONIN

Enfant, je ne comprenais pas pourquoi on plantait toujours les haricots le premier mai..., enfin si, je le savais..., c'était le jour de la fête du Travail..., c'est pour cela que les parents nous faisaient travailler...

Ma mère disait : « Que t'es bête » et elle enchaînait : « Si l'on part tôt, on aura fini de planter le matin ; il y a seulement 5 kg de plants ; cela devrait aller pour la Grande Croisette... ; le reste c'est de la vieille graine que je planterai devant chez nous aux fiefs. » Mais pas d'allusion au premier mai !

Il n'y avait pas « à y revenir dessus ». Est-ce que c'était le père qui lui avait suggéré sur l'oreiller le matin ? On ne le sait pas, mais en tout cas, ils étaient d'accord !

Me voilà parti pour 8 heures aux champs sur le vélo jaune du grand-père... Les copains paradaient tous sur leur bleu ou sur leur Motobécane et moi j'attendais mes 14 ans et le certificat d'études pour avoir mon premier vélo. En me laissant rouler vers le bas du village, je rêvais. Il roulait bien le vélo jaune du pépère Eugène, mais c'était un vélo de femme. Pas de barre. Ça faisait fille ! Je me disais :

« Une grasse matinée pour des haricots !... Ne pouvait-on pas les planter demain ! Les haricots, le jour du premier mai ! C'est le seul jour où l'on peut les planter peut-être... pour qu'ils poussent en un clin d'oeil et... sans fil ! Pourquoi juste aujourd'hui... le premier mai ? »

Arrivé à la Croisette, je tourne à droite, sur la route de Toul. C'est là, à cinquante mètres, le grand champ des Croisettes ! On allait remplir ce champ de graines de haricots verts ! La mère nous avait bluffés. Jamais on n'aurait fini de planter ce champ avant midi. Pendant que les copains allaient traîner la savate au terrain de foot derrière l'église, moi j'allais compter scrupuleusement les six graines par trous...

Mon frère, encore plus en "rogne" que moi, me lançait des yeux haineux qui me demandaient de me "magner", vu que « plus tôt fini, plus tôt quitte », c'était sa devise. Il n'avait pas fait le calcul qui menait inévitablement la fin du travail au moins à 4 h de l'après-midi...

Pas longtemps, pour rôder la machine..., c'était simple à comprendre comme travail et aussi simple à

mettre en branle : tous les quatre alignés dans les sillons qu'avait fait la charrue à la fin de l'hiver, pendant les vacances de Pâques. Autres réjouissances d'une autre saison ! Le père creusait, dans la bosse du sillon avec le coin de la rebêcheuse, des trous... Il avait l'art et la manière... Très à l'aise dans son travail... Les trous bien espacés, tous les trente centimètres et de la même profondeur : dix centimètres. Pas plus, sinon ça pousse moins vite, pas moins pour que les haricots commencent à se développer au chaud dans la terre...

Derrière, mon frère et moi nous jetions les graines dans les trous : six graines par trou, pas plus, pour que la trochée soit belle, mais sans gaspiller la semence ! Au début, on comptait bien le nombre de graines... Si l'en tombait huit de la main, on se baissait pour retirer l'excédent... et le jeter dans le trou suivant... Mon frère dépassait souvent la dose prescrite... Mais je ne disais rien... « Plus tôt fini, plus tôt quitte » et s'il avait pu mettre tout le stock de haricots dans le même trou ! Non, il n'aurait pas osé..., et la mère veillait au grain derrière (c'est le cas de le dire) ! Pourtant, pour un coup, j'étais de son côté au frangin... Il n'avait qu'une journée de congé pour ce premier mai et il fallait qu'il « bosse » avec nous. Il travaillait depuis plusieurs mois avec son CAP en poche chez un plombier de Toul...

Il faisait de grandes journées... Il avait l'air d'aimer cela pourtant : il partait très tôt de la maison sur la mobyette bleue et revenait tard le soir...

Au fil des rangs, la fatigue aidant, le dos de plus en plus douloureux, je devins moi aussi moins scrupuleux... Plutôt que de ramasser les deux ou trois grains en excédent, je jetais un petit coup de pied dans la bosse et de la terre venait recouvrir les haricots en trop... Le tour était joué ni vu ni connu... Les trochées seraient plus grosses ! En plus je m'entraînais en même temps au foot pour le coup de pied piqué destiné à soulever le ballon sans chuter dedans... « On s'amuse comme on peut... »

Pas moyen d'avoir la radio... « On aurait perdu trop de temps à la faire suivre »... Il aurait fallu avoir un tout petit poste. Le poste à transistors qu'avait donné le grand Marcel, le futur mari de ma sœur, était super, mais

trop gros pour le traîner en bandoulière. Et ça avançait trop vite pour le laisser à terre. Tant pis, on s'en passait ! On descendait deux rangs en même temps. C'était facile et tranquille. La mère passait derrière pour refermer les trous. Elle utilisait le plat de la rebêcheuse. Sacré coup de main. En moins de deux, elle rebouchait les deux trous et, si une motte de terre venait à toucher les grains, elle l'extirpait et la faisait gicler avec la pointe de l'outil.

Bel outil que la rebêcheuse ! Légère, maniable et bonne à tout faire. Bien affûtée pour sarcler les jeunes plants, elle n'avait pas son pareil ! Championne pour détruire en un clin d'oeil l'herbe parasite en contournant les jeunes plants. Pour le chardon très vivace avec une racine profonde en terre, il fallait enfoncer profondément le coin de la rebêcheuse juste devant la tige du chardon et tirer vers soi en gardant bien le fer le plus profond possible et ensuite ramener la pointe vers le haut. Quand on rencontrait une résistance, on ramenait l'outil vers soi en tirant vers le haut. On sentait la racine du chardon résister, mais cisailée par le fer tranchant de l'outil, elle cédait et on le retirait ainsi de la terre. Quand le chardon s'écroulait devant la rebêcheuse avec sa racine blanche tranchée, l'outil nous regardait et nous faisait un clin d'oeil mauvais. Alors pour la féliciter et l'encourager en même temps, on lui donnait un coup de racloir sur le tranchant du fer avec un vieux couteau que l'on traînait dans la poche revolver du pantalon.

Cela permettait de raffûter et d'enlever la terre collée sur le fer. Le père, s'il avait assisté à l'opération, bien qu'il fût toujours devant nous, disait en se retournant et en prenant, lui aussi, son racloir : « C'est encore frais sous la poussière. » Et il repartait de plus belle. Nous avions compris le message et, « remontés à bloc », nous repartions au travail avec la ferme intention de le rattraper ! Mais il réussissait toujours à avoir une longueur d'avance !

Le père nous avait confectionné, avec des lanières en cuir et de vieilles musettes de l'armée, des sacs que nous mettions en bandoulière. Le sac bien devant nous pour aller chercher la poignée de haricots et laisser couler adroitement le bon nombre dans le trou ! Astucieux le père pour maximaliser le rendement !

Mais « j'en avais marre » et j'avais exploité toutes les pensées pour me faire oublier que j'étais ici... Sacrés haricots..., et ils n'avaient pas fini de nous en faire baver... car la récolte c'était une autre galère ! Mais je n'osais y penser. Chaque chose en son temps et surtout « plus tôt fini plus tôt quitte ».

10 heures... juste la moitié du champ...! « On n'aura pas assez de graines » dit ma mère. Je regarde mon frère en coin. Il ne comprend pas et hausse les épaules. Il s'en fout !

Mon père est allé chercher, dans la sacoche de sa mobylette noire, une bouteille bien enveloppée dans du papier journal. Petite pause. On s'assoit en bout de ligne sur l'herbe du champ voisin. Il fait beau. Le soleil commence à chauffer. Ça fait du bien. Papa fait circuler la bouteille de sirop de mûres. C'est sucré, ça rappelle la cueillette des mûres au mois d'août. Un avion de la base militaire de Rosières fait un rase-mottes et nous percute les tympan pendant 20 secondes. Insupportable ce vrombissement des moteurs à réaction. Ça fait vibrer tout le corps et donne des palpitations encore deux minutes après.

« Il paraît que la semaine dernière la flamande de la mère Courouf a dégringolé à cause des vibrations. Heureusement qu'elle n'était pas dessous ! dit mon père en souriant.

- C'est bien tombé que c'est chez elle que ça arrive. C'est toujours elle qui a des misères ! dit ma mère.

- C'est possible que la déflagration fasse trembler le carreau et qu'il casse ! » dis-je.

Mon frère "s'en fout". J'ai l'impression qu'il voudrait allumer une cigarette, mais il n'ose pas ou il les a oubliées. La pause est finie. Chacun reprend sa place. C'est dur à s'y remettre.

« Allez un petit effort, on aura bientôt fini ! On est bien ici. Et ça vous change d'occupation ! » dit ma mère mi-figue mi-raisin.

En regardant les longues lignes bien droites qui s'étendent devant nous, je craque :

« On va manger tous ces haricots ?

- Ma foi non ! dit ma mère.

- C'est pour vendre ! ajoute mon frère sûr de lui.

- L'an dernier, le Picquot les a pris à bon prix et la cueillette se passe quand on a du temps après les cassis ! » ajoute ma mère .

Mon frère espère bien échapper aux futures récoltes, car il travaillera. Finie l'école pour lui. Je ne l'envie pas. J'aime bien le collège. Ce travail aussi, mais c'est trop long. Onze heures. On est loin du bout. Je ne sais pas si on arrêtera par manque de munitions ou si le grand champ sera terminé avant midi. En tout cas, j'en ai marre. J'essaie de ne penser à rien d'autre qu'à mettre les six graines dans le trou. On arrive en fin de ligne. Au bord de la route, petite distraction de regarder les quelques voitures qui passent : voilà la 403 break couleur vert d'eau sale du Maurice Rolin qui passe. Jamais plus de 50 km à l'heure ! Le coffre est rempli de cagettes vides. Il prépare les futures récoltes. Mais lesquelles ? La question nous tient en haleine deux minutes...

« Allez un peu de courage c'est bientôt fini ! » dit ma mère.

On ne la croit plus. Elle en ressort toujours... Mon frère est furax. Titi Pélissier, un de ses copains, vient de passer sur sa moto, une Flandria toute neuve. Il va à Toul. Il a de la chance, son père n'est pas dans la culture. Il est ouvrier, je ne sais pas où. Pas de corvée de plantation de haricots sur des hectares ! On s'y remet la mort dans l'âme.

« Allez ! un peu de courage... on est bien tous les quatre ici ! répète ma mère.

- Il fait tout bon ! » ajoute mon père.

Mon esprit divague : « En mai, fais ce qu'il te plaît », ça commence bien ! Pour passer le temps, je fais des comptes : trente sillons de 100 m à raison de trois trous par mètre ça fait 10 000 trous et six graines par trous, 60 000 haricots ! Je les surprends à discuter entre eux. Je laisse aller mon imagination et une conversation s'instaure entre les graines et moi :

« Où est le temps où ils nous cajolaient » dit l'un d'eux.

Je réponds à cette face de haricot :

« Flageolet hé, pas cajolet ! T'en as mis que quatre !

- T'es drôle, mais tu ferais mieux de compter jusqu'à six !

- Je n'aime pas les familles trop nombreuses !

- Et si je suis mal disposé, je ne pousse pas ! Je me laisse sécher sur place !

- Rien à faire que tu crèves sur place, je n'aime pas les haricots verts ! »

« François, fais attention, tu en mets trop ! dit ma mère.

- Je te l'avais dit de compter ! ricane le haricot.

- Il m'énerve celui-là ! me dis-je en balançant le haricot à perte de vue.

- Qu'est-ce que tu "branles" ? dit mon frère.

- C'était un caillou ! lui réponds-je en reprenant consciencieusement mes comptes. »

Mon père est parti chercher la bouteille de sirop.

Il boit un petit coup et me passe la bouteille en disant :

« Ça ra , ça frai , ça chi , ça rafraîchit ! »

Papa a toujours le mot pour rire quand l'ambiance se détériore ! Il a du flair... On boit un coup en famille... Le moral remonte un peu. Je voudrais oser une question : « Pourquoi fait-on ça aujourd'hui, jour de la fête du travail ? » Mais elle ne sort pas de mes lèvres...

Nous voilà repartis. J'imagine le haricot dans son trou avec ses potes. Dès les premières pluies, il gonfle comme un malade et sa peau éclate. Il s'ouvre doucement en deux et une toute petite pousse toute blanche et jaune crème apparaît entre les deux parties de la fève. Elle n'est pas peu fière, elle se redresse et grandit à vue d'oeil ! Dans le trou rebouché, c'est la course vers le soleil ! Les

jeunes tiges montent, montent, montent vers l'air pur qu'elles sentent tout au-dessus d'elles ! C'est moi la première ! Je vous ai battus ! C'est super l'air pur ! Dépêchez-vous ! Sa copine a moins de chance. Elle a un caillou juste au-dessus d'elle ! Elle doit le contourner, elle entend les cris de sa copine, elle s'énerve, se tortille, pousse comme une malade vers le haut ! Ouf, j'y suis ! Finie la vie sous terre ! Vive la vie en plein air. L'air vif du mois de mai leur donne une belle couleur vert clair. Elles s'enhardissent et grossissent et grandissent sous le beau soleil ! C'est la belle vie ! Les six graines ont réussi leur ascension !

« Je murmure pour moi : 100% de réussite ! Bravo les filles !

- Qu'est-ce que tu racontes François ? dit mon frère en me regardant drôlement. »

Je réponds « Je chantais ! » en rougissant un peu. Heureusement, il laisse aussitôt tomber.

Au moment où les herbes plus débrouillardes prenaient le dessus sur les frêles pousses, il fallait venir avec la précieuse rebêcheuse et avec le plat du fer arracher les sales mauvaises herbes : liseron ou rio, chiendent ou herbes de pré, chardon ou lâtron apportés là par quelque oiseau maladroit !

Cette aération de la terre faite par l'outil magique donnait un second souffle aux pousses de haricots qui forçissaient rapidement. Elles s'épanouissaient en belles branches hautes de trente centimètres avec de telles feuilles que le champ devenait une mer verte qui ondulait sous les vents de juin.

« Tu te manges, on ne va pas passer la journée ici ! me dit mon grand frère en me poussant aux fesses.

- À quoi tu penses ? dit ma mère.

- Rien. Je pensais au devoir d'allemand que je dois rendre lundi. »

Sous les belles feuilles se développaient des petites fleurs blanches très discrètes... Quelque temps encore et les fleurs fanées laisseraient apparaître, début août, des petits haricots minuscules...

« Les haricots sont sortis ! disait maman. Il va falloir les surveiller ! » puis, s'adressant à papa « Il faudra aller voir si le Picquot les prend. »

Pour le père, c'était un travail qu'il aimait : aller traîner dans le village pour tailler une bavette. Il enfourchait sa mobylette noire qu'il démarrait en descendant la côte. Il rapporterait en même temps la cisaille du Juju pour que ses fistons François et Jean Marc puissent aller cîmer la vigne le lendemain. « Toujours faire d'une pierre deux coups » c'était l'adage de l'Étienne !

Trois jours sont passés, l'heure de la cueillette a sonné ! Les haricots sont à point ! Un jour de plus et ils seront trop gros ! C'est le branle-bas de combat chez Simonin ! Le Picquot les prend à cinquante centimes le kg. Une misère, mais on n'a pas le choix ! Papa rassemble des sacs en toile de jute pour stocker les haricots cueillis. Il vérifie l'état des paniers. Maman m'envoie à la boucherie acheter un morceau de lard pour cuire avec les haricots trop gros que l'on ne pourra pas vendre mais qui feront un très bon frichti, car ils seront fraîchement cueillis ! Rien ne se perd chez les Simonin !

Et nous voilà partis ! Tous dans la remorque du motoculteur ! Maman est bien calée au fond de la charrette, assise sur un matelas de sacs en toile de jute, papa est assis devant et moi, à ses côtés. Il s'est confectionné un coussin avec un morceau de mousse qu'il a trouvé je ne sais où. Même sur la route, la charrette n'est pas confortable, pas de suspension. Moi je suis assis sur la ridelle, les jambes dehors. La planche ne fait pas plus de quinze centimètres de large. C'est très instable avec les cahots de la remorque. Mais je peux sauter quand je veux et cela donne un sentiment de liberté sans commune mesure avec l'inconfort ! Maman n'apprécie guère d'être assise là-dedans. Elle préfère son vélo, mais au retour, c'est dur car ça monte tout le temps. Aujourd'hui, elle a voulu faire plaisir à son homme qui jubile de descendre le village avec sa petite famille derrière lui. Il a l'art de garder au maximum la vitesse prise dans la descente de la ruelle de l'église. Il va ainsi en roue libre jusqu'à la hauteur de la maison du Juju et alors, juste quand le tracteur perd de la vitesse, il débraie et passe la seconde. Il n'y a pas à se tromper, il n'y a que deux vitesses ! La lente, pour cultiver, et la rapide, pour les chemins et la route ! On fait à peine du vingt à l'heure plein gaz ! Mais avec les secousses, on a l'impression de foncer surtout avec le boucan que fait le moteur en sursrégime ! La manette des gaz est dure à régler et l'on n'est pas là pour faire du tourisme comme le Maurice Rolin sur son énorme engin qui n'avance pas. Papa est fier ; il hoche du béret à chaque personne rencontrée. Il aime dire bonjour à tout le monde...

Avec le bruit du moteur, impossible de lancer une plaisanterie en rapport avec la cueillette ou la raison de cette balade toujours intentionnée... « Il fait bon à cette heure » ou « Pourvu que le temps se tienne, il y a des haricots, bons à cueillir et une rosée les ferait trop grossir »... Il pense : « Tiens, le Juju a laissé dehors son atomiseur... Il est allé arroser son houblon ce matin ? Il faudra que j'y aille demain matin ». Il y va aux aurores,

quand il n'y a pas de vent, pour que le produit d'arrosage monte le plus haut possible sur la plante pour lutter contre le mildiou ou tuer cette petite araignée rouge qui ronge le houblon !

À partir du calvaire, en bas du village, la route est plate et bien lisse et le motoculteur a enfin trouvé son rythme... Le moteur ronronne ; maman se repose au fond de la charrette ; j'essaie de garder l'équilibre sur la planchette, sans utiliser les mains... C'est facile sur cette portion, mais attention au futur virage. Je reste vigilant.

Nous voilà à la Croisette, intersection entre la route de Toul/Lagney et la route de Lucey/Bouvron. Léger ralentissement pour regarder si une voiture vient de la gauche et papa pousse avec élégance et fermeté le grand guidon en U du motoculteur pour virer à droite. L'engin fait une courbe parfaite ! J'ai su maîtriser la force centrifuge provoquée par la courbe. Équilibre sans les mains ! Je me félicite et bravo à papa pour le toucher dans le virage !

Maman qui était perdue dans ses pensées rattrape son équilibre en empoignant la rambarde ; elle est vexée de s'être laissée surprendre, comme d'habitude, et toujours au même endroit... Le père ne s'est pas retourné, mais je le sens qu'il sourit sous son béret bien vissé sur sa tête ronde.

Nous sommes arrivés. Papa décélère à fond sans débrayer. Le motoculteur roule au pas à la limite de l'asphyxie. Il se retourne rapidement. Pas de voiture derrière. Pas de voiture devant. Il pousse, d'une seule main, le guidon à droite et le tracteur tourne à gauche. La traversée de la route est toujours périlleuse bien qu'on sache qu'il n'y a aucune voiture. Je suis descendu avant le changement de direction, car je n'aime pas du tout la suite. Maman me regarde l'air de dire « Je veux descendre aussi », mais elle est clouée à ses sacs de jute, prisonnière de la carriole.

Le tracteur attaque à 45 degrés le talus du bord de route. C'est la seule façon de le monter, car de face, à 90°, ce serait impossible, trop haut ! La roue de gauche monte la butte, la roue de droite est encore sur la route. La remorque prend une méchante inclinaison. Maman s'agrippe à la veste du bleu de papa de la main droite et à la ridelle de la main gauche. Elle se cramponne et garde difficilement l'équilibre. Mais la deuxième roue attaque le petit talus et le tracteur reprend l'horizontale. Maman est surprise par ce retour à la normale et bascule dans la charrette...

« François ! Qu'est-ce qu'il y a ? » dit ma mère, inquiète de me voir dangereusement penché sur le côté.

Je sens que je vais m'écrouler et renverser tous mes haricots sur le sol. Mais je me redresse in extrémis. « Il est tout blanc ! dit mon frère, de l'air de celui qui en a vu d'autres.

- Il doit avoir faim ! dit ma mère. Quelle heure est-il ?
- Midi moins dix ! répond papa aussi sec.
- On va arrêter pour aujourd'hui. On a bien travaillé, il reste trois rayons, je vais les garder pour la semence. On viendra demain tous les deux, papa et moi.
- Après avoir arrosé le houblon, il me restera "une paire" d'heures ! ajoute papa
- Ça va ? Tu pourras remonter en vélo ? Je te tirerai avec la mobylette jusqu'à l'église ! dit Jean-Marc.
- Faites attention ! dit la mère.
- Mais oui ! dit-il en ramassant mes haricots.
- Tiens termine la bouteille de mûres, ça te requinquera ! » dit mon père.

J'aime bien quand tout le monde s'occupe de moi. Mais je suis vexé de passer encore pour un faiblard. Je renforce ma colère au fond de mon estomac et dis.

« Ça va mieux !

- Remonte doucement en vélo ! dit maman, puis en s'adressant à Jean-Marc :
- Tu prendras six-cents grammes de petite saucisse chez la Noëlle en passant. Le porte-monnaie est dans la sacoche de mon vélo... »

Les jambes encore un peu flageolantes après cet accès d'hypoglycémie, j'enfourche mon vélo et m'élance doucement sur la route de Toul. L'air me fait du bien et surtout je suis bien content de quitter ce champ de haricots ! Est-ce mon coup de faiblesse qui nous a fait quitter le rang ? Non, nous serions partis aux premiers coups de cloches de l'église. Virage à gauche pour reprendre la route de Lucey. J'aime bien ce bout de route avant de rentrer dans le village. Il paraît descendre tellement il est plat avant de monter la côte ! En plus il n'y a pas encore de maisons. On se sent libre, nullement épié par les gens du village.

En pédalant, je me mets à penser à mon épisode quand maman a basculé dans la charrette en entrant dans le champ à côté des haricots verts, bons à cueillir.

Papa cale le moteur. On est arrivés ! Malheureusement, c'est loin d'être la fin des haricots ! Je suis encore de l'autre côté de la route de Toul à regarder maman sortir de la remorque en maugréant. Je traînasse sur le petit pont de pierre qui enjambe le ruisseau qui, je l'apprendrai plus tard, est la sortie des égouts de Lucey. Je cherche des yeux des sangsues dans l'eau. Genre de petites limaces noires que j'attrapais, quand j'étais plus

jeune, avec mon cousin Philippe. Elles me faisaient un peu peur, car on disait qu'elles s'accrochaient aux jambes et suçaient le sang. Nous allions les déloger de la vase, avec une baguette, et les balancions sur la terre pour les regarder se tortiller. Elles s'agrippaient à la baguette... Mais nous étions les maîtres ! Nous avions encore plus peur de l'énorme botte d'orties qui était derrière nous. J'avais l'impression qu'elles essayaient de nous piquer par derrière en tendant leurs longues tiges pendant que l'on taquinait les sangsues. Orties, derrière, et sangsues, devant. C'était la jungle !

« Dis, François, tu viens m'aider à descendre les paniers ? » crie papa.

Je sors de mes rêves et tout contrit je traverse la route pour retrouver mes chers haricots. J'embarque quatre paniers et descends le champ.

« Qui est-ce qui vient aujourd'hui ?

- Yvonne et Thérèse, on sera cinq. »

Justement, elles arrivent en vélo : Thérèse, sur le vélo de maman et Yvonne, sur son drôle de vélo. Le guidon est tout droit et paraît très haut, mais ce qui est le plus bizarre, c'est qu'il n'a pas de frein arrière au guidon. Il faut pédaler en arrière pour freiner. Il n'a pas de barre non plus, mais le cadre est quand même assez haut. Yvonne aimait dire, fière d'elle : « C'est un vélo allemand ».

« Alors ils sont beaux ? dit Yvonne en guise de bonjour.

- Ça oui ! dit papa. Ça va donner !

- Ils sont un peu gros ! dit Thérèse un peu sceptique en passant la main dans une trochée de haricots verts.

- Mais non ! Dit maman. Et ils n'ont pas de fils ! Ce sont des mange-tout, des « Contender ».

- Le Picquot a dit qu'il ne les prend pas tous au même prix. Si c'est des gros, c'est quarante centimes au lieu de soixante pour les fins ! ajoute papa.

- Oh ! On ne va pas se chamailler au pied du champ. Il les prendra comme ils sont ; on cueillera en traînant un panier pour mettre les gros. En salade, ils sont bons quand ils sont frais ! »

Et nous voilà au pied du mur ! Regarder l'autre bout du champ me donne le tournis et je repense au jour où je suis tombé dans les pommes quand on plantait les graines ! Ha, ils sont beaux aujourd'hui les sacrés grains qu'on a plantés..., six par trou... Est-ce qu'on pouvait repérer les poquets où j'en avais mis douze au lieu de six ? Non ! Toutes les trochées étaient aussi grosses et chargées de grands haricots verts bien fins et sans fil ! Quelle galère !

« On monte chacun deux rangs ou un seul ? demande papa en mettant ses genouillères fabriquées « maison ».

Si on en prend deux, on se relève moins souvent !

- On prend un rang ! m'écrié-je, surpris moi-même par la rapidité de ma réponse. Ça monte plus vite dans le champ comme ça !

- Oui et comme ça, on en oublie moins ! dit maman. L'année dernière j'ai retrouvé des trochées entières oubliées... Ça m'a fait de la semence pour cette année.

- Raison de plus pour ne faire qu'un rang à la fois ! » pensé-je sans rien ajouter.

C'est parti, chacun son rang. Je me mets à côté de maman. Comme ça, elle m'aidera, si je suis à la traîne. Chacun prend la méthode qui lui convient le mieux. Oh, ce n'est pas sorcier.

Première position : un pied dans chaque ligne, les fesses en l'air et penché en avant, c'est la méthode la plus efficace, celle de maman. Mais gare au dos. Au bout d'un quart d'heure, on ne le sent plus ; le buste et les jambes ne font qu'un bloc et pour se redresser, c'est impossible.

Deuxième position : accroupi dans une ligne. C'est simple, mais il faut avoir de l'équilibre, car on a besoin des deux mains pour cueillir et ça déséquilibre d'éloigner les mains de la surface de sustentation du corps. Et c'est dur pour les genoux raides. Au bout de cinq minutes, on ne sent plus ses genoux et il faut deux minutes pour redresser les jambes. C'est la méthode retenue par les filles qui, en général, soignent leur pudeur.

Troisième méthode : à genoux dans une ligne. C'est simple et très confortable, mais attention aux pierres pointues et surtout aux chardons arrachés au dernier binage. Le pantalon est vite sale puis usé d'où les genouillères de papa qu'il s'est confectionnées avec une chambre à air de voiture. C'est très efficace, mais il ne faut pas avoir peur du ridicule !

J'en suis là de mes observations quand maman me crie :

- Mais tu en oublies plein François, ils seront trop gros la prochaine fois ! Fais attention !

Je retourne en arrière et recommence les trochées mal cueillies. Je suis tout seul derrière à présent. C'est le plus dur. Heureusement que l'entr'aide joue à fond et maman cueille mon rang pour m'avancer. Qu'est-ce qu'elle va vite ! Son panier est déjà à moitié plein.

C'est joli ces longs bâtonnets tout fins. La fleur est quelquefois restée à la tête du haricot. Elle lui fait comme une petite corolle blanche autour du cou. L'autre extrémité se termine en queue fine qui se courbe joliment. C'est magique d'en cueillir une poignée d'un coup. On a l'impression de tenir une poignée de petites anguilles

dans la main. C'est tout chaud et velouté sur la paume de la main.

Mince ! J'ai cueilli une poignée de haricots trop petits. Je les enfouis en-dessous des autres dans le panier pour que maman ne les voie pas. Je suis pour adopter les trois méthodes l'une après l'autre : dans le sens, fesses en l'air pour l'efficacité puis accroupi, mais pas longtemps, car les genoux bloquent vite puis à genoux pour le confort. Le mieux, c'est assis par terre, mais tu écrases les plants de haricots d'à côté, car c'est planté serré, rendement oblige ! Et surtout, tu n'avances pas, car tu ne peux pas attraper les haricots dans un grand rayon d'action..., alors tu te remets à genoux. C'est bien la meilleure méthode, avec les genouillères bien sûr... Comme je n'en ai pas, j'ai pris un petit sac de toile de jute plié en quatre et je le traîne avec moi. Mais il faut traîner aussi le panier et la radio. Car à la cueillette, ce n'est pas comme pendant les semailles, on avance peu vite donc, c'est rentable de faire suivre le poste à transistors.

Donc la radio, le sac et le panier cela fait beaucoup et cela soulève quelques remontrances de la mère qui sont amicales car il faut bien faire quelques concessions pour garder l'ouvrier bénévole qui rechigne...

- Vous êtes bien contents d'en manger en hiver... quand il n'y a plus qu'à descendre à la cave pour en manger une fricassée en bocaux !

Elle dit toujours ça quand elle est contente. Elle a sa bru et ses deux enfants-chouchou autour d'elle et bien sûr son éternel Étienne... Tiens, c'est étonnant, il n'a pas encore dit son : « Il fait tout bon ! ». Dommage qu'il ne chante pas aux champs. Il ne pousse la romance qu'à la boutique, son atelier où il répare toutes les chaussures du village. Je serais prêt à sacrifier le transistor s'il nous en poussait une de temps en temps. Mais il ne chante que tout seul, pourtant assez fort pour que tout le quartier l'entende... Il n'est pas timide puisqu'il sait se faire entendre à l'église ou dans une noce... Je ne sais pas pourquoi et je pense même pas à lui demander... bizarre...

Le temps est long et le travail monotone... C'est agréable, mais beaucoup trop lassant...

- Faut bien les cueillir ! dit maman. On ne va pas les laisser dans le champ, des beaux haricots aussi fins et sans fil. C'est des Contender que j'ai achetés à Toul. Même gros ils n'ont pas de fil !

Sur ce coup, elle rabâche et Yvonne qui connaît déjà la musique dit pour changer de conversation :

- Alors François c'est bientôt la fête à Lucey, tu pourras aller sur les autos tamponneuses !

Je lui réponds « oui » d'un air de dire « de quoi elle se mêle celle-là ? » La conversation ne va pas plus loin, forcément. Elle a beau être mariée avec Michel depuis quatre ans, je ne l'ai pas encore intégrée dans la famille... Durs à la détente, les Simonin... Chacun continue son travail en silence : fesses en l'air, à genoux, accroupi... heureusement, il y a la radio !

Mais c'est lassant, il n'y a que des gens qui parlent, le matin, avec quelques disques en alternance. Pendant les groseilles et les cassis, c'est au poil, car il y a le tour de France. Et puis on n'a pas à bouger sans arrêt. On est tranquille, assis sur son petit banc à l'ombre du groseillier. Et puis on est payé ! Oh ! Pas grand-chose, mais ça fait de l'argent pour la fête à Lucey. Question station de radio, j'aime mieux Europe, plutôt que Luxembourg. L'après-midi à partir de quatre heures il y a « Salut les copains », émission pour les jeunes, presque toujours des chansons... C'est bien ! C'est de 4 heures à 5 h 30. J'en ai marre : le matin, c'est que des chansons pour les vieux ; tiens, en voilà une qui chante, elle a bien cinquante ans !

« J'aime bien Juliette Gréco, elle a une voix à te faire des frissons ! dit Yvonne.

- Moi aussi !

- Il paraît qu'elle va faire un film appelé Belphégor » ajoute Thérèse.

Moi je ne la connais même pas ! Elles m'ennuient avec leur discussion de vieux. Thérèse a cinq ans de plus que moi ; je l'aime bien, mais on n'est pas dans le même monde que moi. Elle est amoureuse ! Au point d'arrêter le lycée, c'est dingue ! Jamais je ne ferais cela ! Un an encore à faire et elle décroche son deuxième bac... Mais non, elle préfère s'arrêter au moment de passer le premier ! Quel gâchis ! Maman ne dit rien là-dessus, mais ça doit bouillir à l'intérieur... Son amoureux aurait pu attendre un an ! Après les deux bacs ! J'ai envie de lui demander pourquoi elle a arrêté ses études, mais les mots restent bloqués dans ma gorge... Je m'en fous, après tout. Leurs affaires ne m'intéressent pas. Je me replie sur ma trochée de haricots et me venge sur elle.

« François ! dit ma mère. Fais attention de ne pas arracher les plants, il va encore en pousser dessus ! Regarde, il y a encore des fleurs ! »

En effet, il y a encore des fleurs ! Ce n'est pas vrai ! Il va falloir passer combien de fois ? C'est de loin le plus « chiant » dans les haricots, il faut repasser tous les quatre à cinq jours. Repasser au même endroit comme si t'en avais oublié ! Ça me donne envie de cueillir les petits pour être peinard la prochaine fois. Mais il faudra repasser quand même ; alors je les laisse grossir...

Le temps passe et je me laisse aller à rêver en continuant la cueillette. Je me souviens d'une anecdote qui m'est arrivée quelques mois plus tôt, un certain premier mai, en remontant le village, après avoir planté les haricots. Tout va bien. Je rêve sur mon vélo quand, soudain, sans m'en rendre compte, mon pied gauche glisse sur la pédale. Le talon bloque la chaussure mais cela me donne une impulsion qui me déséquilibre et me voilà parti en zigzag sur la route... J'ai le temps de voir une voiture qui descend et d'entendre une mobylette qui me suit avant de m'affaler par terre en plein milieu de la route.

« Qu'est-ce tu fous ? » dit mon frère qui arrive à ma hauteur.

Il arrête la mobylette et récupère le vélo sur la route. Je me relève en claudiquant. Ça brûle sur le genou droit et j'ai mal à la cheville gauche. Je ravale mes larmes devant mon frère qui me prend encore une fois pour un minable. Je me relève vexé.

« Ça va ! J'ai juste le genou égratigné ! » dis-je en colère.

J'enfourche mon vélo sans barre heureusement, car j'ai tellement mal au genou que je ne pourrais pas lever la jambe.

« Vas-y ! Démarre, tu t'accrocheras à moi après. »

J'ai mal à la cheville et j'ai peur de tomber encore, mais il faut jouer le jeu.

« D'accord, mais va doucement !

- Bien sûr ! » me répond Jean-Marc.

Le vélo n'a rien. Il en a vu d'autres. Je maudis ces chaussures à talon qui ne m'ont pas aidé à caler mes pieds. Je pédale sur la pointe des pieds, mais ça fait mal au genou de plier la jambe. La cheville ne me fait plus mal. Tout à coup, je me sens poussé dans le dos... Je vais passer au-dessus du vélo !

« Arrête Jeannot ! J'ai la trouille !

- Mais non ! Redresse-toi ! Ma main est dans ton dos ! Je te tiens ! »

Je me redresse doucement en veillant bien à garder mon équilibre.

« On va trop vite, on va se casser la figure !

- Redresse-toi ! » répète Jean-Marc.

Je me redresse. Mes bras sont tendus, crispés, et mes mains cramponnées sur le guidon. J'essaie de me détendre, car je suis raide comme un piquet. Ça va mieux. L'air me file sur les oreilles, mes cheveux volent au vent. L'air s'engouffre dans mon maillot. C'est super de sentir l'air me pénétrer partout. Sensation de vitesse, de liberté, je suis bien. La main du Jeannot qui me pousse dans le dos, me reconforte et me tient chaud. Le village défile. Nous voilà déjà devant chez la Zézette !

« Je te laisse là, car il faut que j'aille acheter de la saucisse à la boucherie. »

Tout à coup, la poussée s'arrête et Jean-Marc me double. L'élan s'arrête vite et il me faut pédaler. Ça tire au niveau du genou. Je n'arriverai pas à monter la côte ! Je m'oblige à pédaler en douceur. Ça va mieux. Je passe la mairie. C'est bon. Ça roule. C'est encore à peu près plat ; ça monte sérieusement seulement à partir de chez Tante Jeanne. Le vélo roule bien, je reprends confiance. J'appuie en cadence sur les pédales. Je fais un salut à la mère Drouin qui prend le frais devant sa porte. Je repense à l'école maternelle quand elle nous donnait des pruneaux si nous avions bien dormi.

Non, je ne recommence pas à rêver sinon je ne réussirai pas à monter la côte et je vais encore me ratatiner par terre... Je reprends mes esprits et me concentre sur ma course. J'arrondis le dos et prends le guidon comme un vélo de course. Je pense en moi-même : « Baisse la tête t'auras l'air d'un coureur ! ». Je pédale comme un forcené. Ça avance bien. C'est moins rapide qu'avec

Jean-Marc, mais c'est moi qui fais l'effort.

« Vas-y Fausto Coppi ! crie une voix.

- Qui est-ce qui crie cela ? »

Je prends le risque de tourner la tête à gauche et vois un copain à mon frère, le Tonton, se bidonner. Toujours le mot pour rire, mais ça me plaît bien d'être comparé à un grand coureur...

Sur mon vélo jaune. Je lui fais un sourire figé et reprends ma course, car le plus dur reste à faire. Le virage devant l'église et le petit coup de cul final. Il est super ce vélo, il n'a pas de dérailleur, mais c'est toujours facile à pédaler. J'arrive en douceur devant chez le pépère Eugène. Je regarde rapidement derrière et bifurque à gauche, devant chez nous ; l'élan suffit à me porter jusque devant le banc où j'adosse le vélo. Je m'assois et souffle un peu. J'ai oublié mon genou, ma cheville et les haricots... Je suis bien !